

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 34

Artikel: Lè pâo su lè clliotsi et le tsapés dâi monnâi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192476>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

derè onna meinta, et ào gros dào tsau-tein, se vo z'ài fanta d'ao frais po on malado, et que vo passéyi ào martsi po ein atsetâ, y'a dài fennès que vo sacre-meintéront que lè dzenelhiès lè z'ont fê lo dzo devant, tandi que sont petétré dào mài dè Févra. Et lo mondo est pliein dè cllião dzeins que ne sont conteints què quand pâovont eimbégnâ et ein-dieusâ lè z'autro.

On gailâ que fasai lo liquoriste, mà ion dè cllião que rappondont et que vo font dou sétai dè gotta avoué onna breintâ dè cerisè, passâvè on dso tsi Janôt dè la peinta po lâi offri à veindrè dè sa ratatouille. Janôt savâi bin que po lo prix cé soi-disant quirche n'étai que 'na crouie bouriâ; mà sa concheince n'râi pas éta tranquilla se n'avâi pas z'u dè la martsandi berboula à veindrè, et fe, ein vouâiteint sa fenna :

— On porrâi bin ein preindrè cauquîès litres ?

Sa fenna, qu'avâi bouna concheince, mà que ne compregnâi rein ào comerce, lâi repond :

— Mâ n'ein ein onco prâo; y'a onco cllião duës reinstès dè botolhiès que sont su lo trabliâ dào fond, dè cllia que n'ein zu dè mon frârè ?

— Oh bin vâi, fâ Janôt; mà c'est dè la bouna !

Onna race dè tsins.

On pâysan qu'avai einviâ dè sè teni on tsin et que savâi que y'ein avâi à veindrè dein on veladzo vesin, dit à son valet d'ein allâ queri ion.

Lo valet, que n'avâi pas einveintâ la pudra, lâi va et revint avoué la bête.

— Mâ, lâi fâ son pére, t'avé de d'atsetâ on tsin, et l'est 'na tsinna que te no s'aminè quie !

— Oh bin, repond lo valet, y'é portant choisi dâo mì que y'é pu; mà parait que l'est 'na race dinsè, kâ sa mère étai dza onna tsinna.

Yô est lo pliési.

Dâi z'amis, que bêvessont quartetta per einseimblie, dévezavont de cosse et de cein et parlâvont dâi menadzo que vont bin et iò tsacon fâ tot cein que pâo.

— Tot parâi, fe ion dè cllião compagnons, cllião que font dâi z'avanco et qu'amassont oquie, dussont avâi on rudo pliési.

— Câise-tè, taborniô, lâi repond on vilhio soiffeu, on vive-la-joie, que bêvessâi on verro dè crâtse à la trablia à coté, n'est pas cllião qu'amassont dâo bin qu'ont dâo pliési; mà l'est cllião que lo rupont.

Lè pâo su lè cliotsi et le tsapés dâi monnâi.

— Sâ-tou, Dâvi, porquie on met adé

dâi pâo su lè cliotsi dâi z'Eglisès, et na pas dâi dzennelhiès ?

— Oh na fâi na, Abran; et porquie ?

— Eh bin, c'est que s'on lâi mettai dâi dzennelhiès et que le végassiont à férè dâi z'âo, s'éclafféront ein végassiont avau.

— Et tè, Abran, sâ-tou porquie lè monnâi mettont dâi tsapé blian ?

— L'est à causa dè la farna.

— Ouai ! que na !

— Et porquie, don ?

— Po sè couvri la tête.

UNE BELLE VUE

par JAQUES L'ESTOILE.

La mère et la fille minaudaient en attendant une entrée en matière quelconque; elles espéraient que sir James, entraîné par son émotion, allait leur adresser du moins quelques paroles banales, et Mme de Sainte-Pervenche n'avait besoin que d'un simple mot, pour se charger du reste; mais ce mot ne vint pas. — Le révérend aurait pu le dire, il ne le dit pas. Sir James ne se départit pas de sa muette contemplation, et les deux dames, de guerre lasse, furent bien forcées de lever le siège.

Aussitôt sir James demanda les cigares et le thé; mais le révérend était déjà près de lui, le perforant de son œil interrogateur.

— « Eh bien ! lui dit-il d'une voix visiblement anxieuse. Eh bien ! mon cher élève, cette fois l'avez-vous ressentie cette bienheureuse émotion ?

— « Oh y es, répondit sir James, en se levant comme un automate, jé croyé, mais... jé étais pas sûr ! »

Cette réponse, si peu concluante qu'elle fut, charma le révérend, qui n'en avait pas entendu jusqu'alors d'aussi encourageante, et il s'empressa d'aller prévenir Mme de Sainte-Pervenche que les choses marchaient à souhait... Celle-ci, assez maussade de la froideur du jeune Anglais, ne semblait pas partager sa manière de voir; mais le précepteur lui déclara que tel était le caractère de son élève, et que cette réponse lui paraissait non seulement favorable, mais concluante. — Il fallut se contenter d'une assurance aussi flatteuse.

Cependant la mère et la fille, estimant que le révérend Harris-Steford manquait d'énergie et de résolution, se décidèrent à frapper le soir même un coup décisif. Le dîner se passa comme le précédent, avec cette différence que sir James ne demanda pas son journal et qu'il mangea plus encore qu'à l'ordinaire. Il se disposait sans doute à reprendre son attitude contemplative de la veille; mais à peine le dessert eut-il été servi, que les dames de Sainte-Pervenche se levèrent, passèrent dans un petit salon qui joignait la salle à manger, et tout à coup une ritournelle brillante annonça que quelqu'un s'apprêtait à chanter. C'était la belle Palmyre qui, d'une voix vibrante, mais dépourvue de toute espèce de charme, attaquait le grand air de l'*Africaine*.

L'effet de ce bruyant appel ne se fit pas attendre, sir James se leva gravement, s'approcha du salon en fumant un cigare, se planta entre les deux battants de la porte

et, considérant toujours avec le même calme la chanteuse, qui le voyait parfaitement dans la glace, mais affectait d'ignorer absolument sa présence, tout en prenant les poses les plus dramatiques, resta là tout le temps que dura le morceau, qui, chacun le sait, est fort long.

Dès que la dernière note fut lancée, et pendant que Palmyre et sa mère se disparaissent à savourer les applaudissements et les félicitations des auditeurs, sir James, sans se préoccuper de personne, tourna le dos, et s'adressant au révérend Harris-Steford : « O yes, ce soir, lui dit-il, jé étais bien sûr... Jé éprouvé toujours rien ! »

Le pauvre précepteur, atterré, passa de la rubiconderie qui illuminait toute sa personne à un ahurissement complet. — Ils remontèrent dans leurs chambres, et le lendemain matin les dames de Sainte-Pervenche apprirent que sir James et le révérend avaient quitté l'hôtel de « la Luna » et faisaient route vers Milan.

Les deux Anglais n'étaient pas loin de Venise, lorsque dans le salon du sleeping-cars où ils dormaient tous les deux, entrèrent à la station de Carmignano une jeune Française accompagnée d'une dame qui pouvait être sa mère ou sa tante. Les deux voyageuses, aussitôt assises, ouvrirent leur élégant sac de voyage, en sortirent deux livres et se placèrent silencieusement près de la fenêtre. Sir James venait de se réveiller, et en ouvrant les yeux, il aperçut dans la pénombre le profil de la jeune fille. — C'était, il est vrai, le galbe le plus pur, le plus idéal qu'ait jamais rêvé Phidias ou Praxitéle.

Sir James, qui connaissait par cœur tous les musées de la Grèce et de Rome, se sentit, malgré lui, subjugué par cette charmante vision. Il tira de la poche de son pardessus son guide de conversation anglais-français et, ce qui ne lui était jamais arrivé, fit un effort pour trouver une phrase qui lui permit d'entrer en conversation avec ses compagnes de route. — Dans cette louable pensée, qui eût fait épanouir l'espérance le révérend, s'il n'eût pas dormi, sir James s'approcha de la fenêtre, se plaça debout près de la plus âgée des deux dames et attendit... Les deux voyageuses, à n'en pas douter, appartenaient au meilleur monde, et celle qu'il approchait ainsi fit un léger mouvement pour reculer sa chaise... Sir James ne s'en formalisa pas, et comme, cette fois, il avait pris une ferme résolution, il se décida à parler. Alors, étendant la main vers la campagne, se redressant de toute sa hauteur et tenant son guide à la main :

« Oune belle iou ! » (1) dit-il d'une voix de stentor.

Les deux femmes levèrent vivement la tête, et la plus jeune, à l'aspect du jeune Anglais guindé et raide comme un if après avoir lancé sa phrase, sentit flotter sur son visage un certain chatouillement que connaissent tous ceux qui ont ressenti les attaques du fou rire. Elle était ravissante. — La plus âgée comprit tout de suite qu'elles avaient affaire à un Anglais et à un Anglais de bonne maison, négligeant sans doute la formalité de la présentation, sous prétexte

(1) Le *v* simple et la consonne *u* sont pour les Anglais deux des grandes difficultés de la prononciation française.